

De l'Ontario vers le Manitoba, jusqu'à la Louisiane

Onil Perrier

Volume 17, numéro 1, 2011

L'Amérique française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66166ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perrier, O. (2011). De l'Ontario vers le Manitoba, jusqu'à la Louisiane. *Histoire Québec*, 17(1), 36–39.

De l'Ontario vers le Manitoba, jusqu'à la Louisiane

par Onil Perrier,

membre de la Fondation du Patrimoine de l'Amérique française

*Né à Ottawa, Onil Perrier a toujours été intéressé par le sort des francophones vivant hors du Québec. Il a eu la piquêre de l'histoire grâce à sa professeure de 7^e année qui l'enseignait avec passion et qui transmettait aux jeunes son admiration pour nos héros. Communicateur pendant une bonne partie de sa vie, M. Perrier a été rédacteur de quelques périodiques. Pendant 23 années, il a assumé la présidence de la Société d'histoire des Riches-Lieux. En 1993, il a joint la Fondation du Patrimoine de l'Amérique française, dont l'objectif est de découvrir les témoins de la présence des Français et des Canadiens sur le continent. Au cours de trois voyages en Louisiane, un dans l'Ouest et quatre en Acadie, il a accumulé photos, cartes et données sur 37 des 50 États américains et 9 des 10 provinces canadiennes. Par la publication de son recueil *Partout en Amérique* (Éditions Histoire Québec, collection Société d'histoire des Riches-Lieux), il souhaite nourrir l'imaginaire et la fierté de ses compatriotes québécois.*

Windsor, en Ontario

En 2001, on célébrait le 300^e de la fondation de la colonie française de Détroit par le sieur de Lamothe-Cadillac. Parmi les invités, se trouvait M^{sr} Maurice Couture, archevêque de Québec, descendant du « donné » Guillaume Couture qui a passé quelques années dans la région vers 1705, au service des missionnaires jésuites. Ceux-ci ont importé dans la région, entre autres, des poiriers : on voit encore, ici et là, des « rejets » de ces derniers.

Du côté canadien de la région de Détroit, se trouve la grande ville de Windsor où l'on entend parfois des gens parler français. Une visite de la ville et une courte randonnée dans la campagne, au coeur de trois villages autrefois à 100 % français (Paincourt, Saint-Joachim, Pointe-aux-Roches) permettent de constater que les descendants des Français qui ont fondé ce coin de pays sont de moins en moins nombreux à avoir conservé leur langue.

Dans la grande ville de Windsor, quelques noms de rues comme Ouellette, Lauzon, Pilette, Lésperance et Grand-Marais laissent croire à une forte présence française. Mais l'Assemblée de la francophonie de l'Ontario (AFO) et Radio-Canada (CBEF) se sentent seuls malgré le soutien de quelques groupes comme la Fédération des Femmes canadiennes-françaises et le Club Richelieu.

Un détail intéressant : en plus de plusieurs patronymes connus au Québec, on trouve dans la

région des noms tout à fait particuliers comme Bellaire, Belleperche, Beyronneau, Bicrel, Bisnaire, Bondy, Bouillon, Brabenec, Brévard, Caumartin, Chauvin, Émery, Gagner, Janisse, Lanoue, Lassaline, Lebert, Lefaive, Manery, Marentette, Oriet, Rivait, Schiller, Sylvestre, Tisdelle, etc. Et des villages joliment baptisés comme Rivière-aux-Canards, Puce, Saint-Joachim, Belle-Rivière, LaSalle, Émeryville, Grande-Pointe, etc.

Il y a quelques années, le professeur de folklore et d'ethnologie à l'Université de Sudbury, Marcel Bénêteau, a publié les anciennes chansons françaises qu'il a sauvées de l'oubli. Certaines proviennent des tout débuts de la fondation de Détroit.

Non loin de Windsor, sont situés la Pointe Pelée (devenue parc fédéral) et l'Île Pelée, le territoire le plus méridional du Canada. Le chevalier de Tonti est passé par là en 1678 et il y aurait ouvert un petit poste de traite.



Logo du tricentenaire; au centre, le poirier (planté en 1701) stylisé des Jésuites. (Source : Onil Perrier)

Toronto et son fort Rouillé, en Ontario

Le Québécois qui arrive à Toronto se sent un peu dépaysé : des autoroutes deux fois plus larges qu'à Montréal, une circulation lourde et rapide, pas de ponts à franchir, des gratte-ciel semés un peu partout, un étalement urbain prononcé, une atmosphère « Les affaires avant tout » ... Et surtout, on y entend à peu près pas de français.

S'il connaît son histoire, ce visiteur sait que le premier établissement européen sur le site fut celui des Français, avec le fort Rouillé en 1720. Mais s'il interroge des passants, il découvrira que bien des gens font remonter les origines de la ville au premier fort York bâti en 1793, et même à son érection en municipalité en 1834.

À peu près nulle part, dans la promotion touristique, on ne fait mention de la présence française qui a pourtant commencé aussi tôt qu'en 1613 avec Étienne Brûlé, un compagnon de Champlain. Une présence qui s'est concrétisée avec la construction d'un poste fortifié en 1720 et d'un fort en pierres en 1750, le fort Rouillé (du nom du ministre français de la Marine d'alors) dont l'objectif était de bloquer la traite des fourrures en direction d'Oswégo et d'Albany, du côté sud-est du lac Ontario.

Précisons qu'en fait (pourvu qu'on cherche beaucoup), on trouvera des témoins de cette présence française à au moins trois endroits : une vitrine à l'intérieur du fort York, au block-



Obélisque situé sur l'immense terrain de l'Exposition Nationale Canadienne (CNE), près de la coquille métallique abritant le théâtre musical extérieur et du grand mât de 50 mètres de haut, et rappelant le site du fort Rouillé, devenu Toronto. (Source : Onil Perrier)

haus n° 5; un parc du nom d'Étienne-Brûlé, érigé en 2004 sur le bord de la rivière Humber et surtout, sur le terrain de l'Exposition nationale du Canada (CNE) plus à l'ouest, près de la promenade Lakeside Drive, sur le site même du fort Rouillé.

Obélisque

À l'endroit où est érigé l'obélisque, on a redessiné au sol les

contours des murailles du fort Rouillé et on a élevé le monument de huit à neuf mètres, orné de trois plaques de bronze. Ces plaques racontent l'essentiel des gestes posés par les Français entre 1720 et 1759. On y explique que le fort, défendu par seulement une dizaine d'hommes à l'été 1759, fut abandonné devant l'avance de 3 000 Anglo-Américains.



Plaque bilingue résumant l'histoire du lieu. (Source : Onil Perrier)

Dans cette métropole de 3 à 4 millions d'habitants, qui se veut absolument multiculturelle, au moins 10 % des gens sont d'origine française, mais plusieurs d'entre eux ne parlent plus le français. Une famille qui veut vivre en français trouvera des écoles, des postes de radio et de télévision et un certain nombre d'institutions culturelles répondant à ses besoins. Toronto a ravi à Montréal son titre de métropole... mais elle n'a pu lui enlever sa vie culturelle!

Midland et la Huronie, sur la baie Georgienne, en Ontario

À environ 120 km au nord de Toronto se trouve la Huronie, un coin de pays où les Jésuites ont implanté pendant 10 ans (de 1639 à 1649), une sorte de *reduction* à l'intention des Hurons des 28 villages voisins (environ 30 000 habitants). Les Jésuites auraient peut-être atteint leur but si les Iroquois n'avaient pas brutalement attaqué et détruit la nation huronne en 1649. Les survivants, à peine 2 000 dit-on, ont cherché refuge auprès de la ville naissante de Québec, à l'An-

cienne Lorette, aujourd'hui Wendake, ou au sein d'autres nations plus à l'ouest.

Dans les années 1960, grâce à l'initiative de l'archéologue Wilfrid Jury et à l'intervention du gouvernement de l'Ontario, ont été reconstruits près de Midland, un ensemble de bâtiments, témoins tangibles de l'entreprise d'évangélisation menée par les Jésuites.

Sur la colline, de l'autre côté de la route 12, se dresse une immense église à deux clochers, érigée en 1926 et desservie par les Jésuites anglophones; c'est un lieu de pèlerinage à la mémoire de huit missionnaires martyrisés pour leur foi par les Iroquois. Connues sous le nom des Saints Martyrs Canadiens, cinq des victimes vivaient dans les environs de Midland et trois à Auriesville, dans l'État de New York.

Dans le centre-ville de Midland, la ville voisine, se trouve une quinzaine de murales qui ornent les murs des édifices dont celle qui représente Sainte-Marie chez les Hurons sur la rue Elizabeth.

Saint-Boniface, au Manitoba

Située au cœur du Manitoba français, Saint-Boniface (annexé à Winnipeg, en 1972) a longtemps été associée à Louis Riel, chef des Métis et fondateur de la province. Deux statues absolument dissemblables de Louis Riel s'y dressent. L'une montre un personnage fier, l'homme d'état qui a obtenu des droits

importants pour son petit peuple en 1870, qui a été élu trois fois député fédéral sans pouvoir siéger à cause des orangistes. La deuxième statue représente ce même Riel qui a sombré dans la folie par suite des innombrables vexations qu'il a subies, et qui a été pendu après un procès ridicule. Cet homme torturé est à l'image de sa propre nation métisse.

Les 60 000 parlants français, fiers du caractère bilingue de leur coin de pays, ne représentent que 5,3 % de la population manitobaine. Ils ont leurs écoles primaires et secondaires, ainsi que le Collège universitaire de Saint-Boniface (CUSB). Ce caractère bilingue obtenu de haute lutte en 1870 par Louis Riel, le père Ritchot et l'évêque Taché a été révoqué par le gouvernement Greenway en 1890, mais la Cour suprême l'a rétabli en 1979 et 1985.

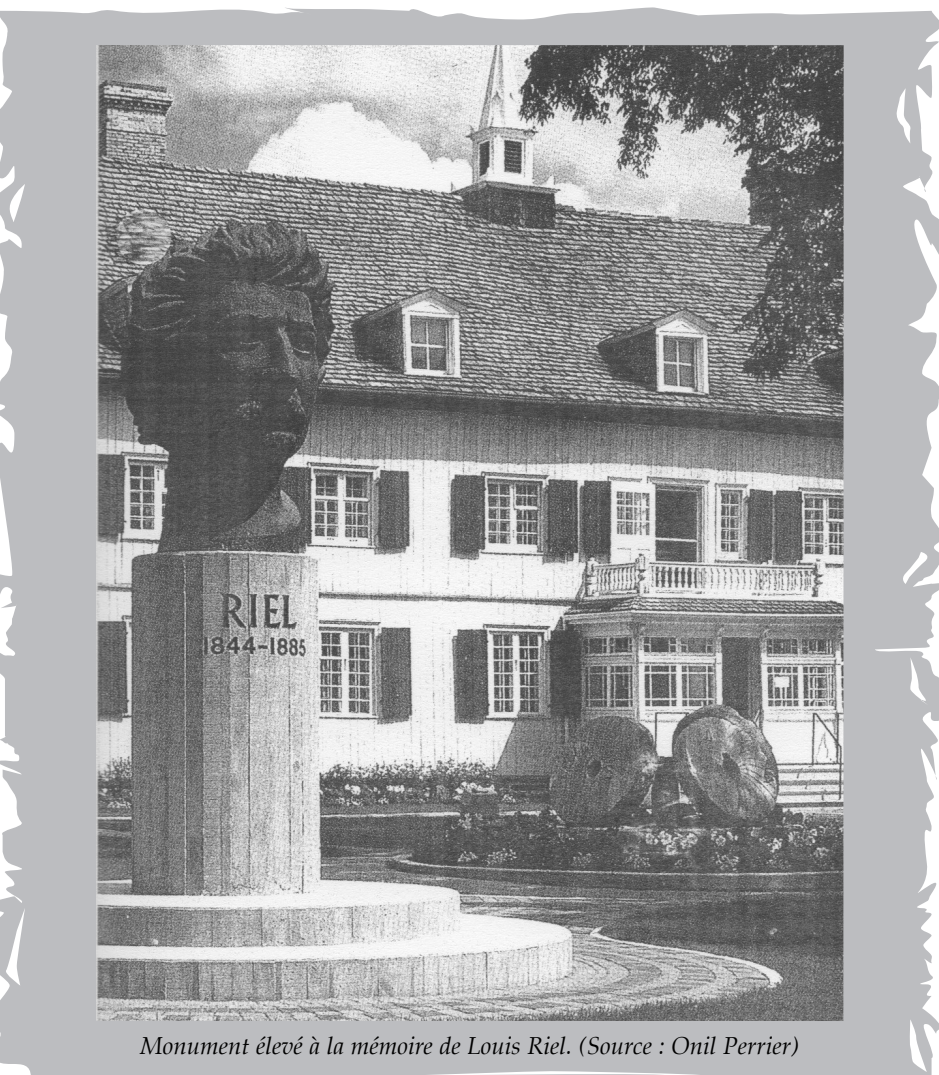
Au Manitoba, plusieurs institutions sont importantes pour les Métis et pour les autres francophones : la cathédrale, dont la façade imposante a été sauvée lors de l'incendie de 1968; le couvent des Soeurs Grises, devenu le Musée du Manitoba, la plus vieille structure à ossature en bois du pays; le Théâtre Molière qui se vante d'être la plus ancienne troupe de langue française au Canada; l'hebdomadaire *La Liberté*, bientôt centenaire. Les francophones manitobains se sentent également orgueilleux de la romancière Gabrielle Roy, dont la maison a été restaurée pour devenir un musée.

Natchitoches, en Louisiane

L'endroit représente un bijou caché dans le centre-ouest de la Louisiane. Peu de gens s'y rendent, la promotion touristique étant centrée sur la Nouvelle-Orléans. Les rues de Natchitoches (prononcé « nakitoché ») portent des noms bien français tels que Mézières, Ducourneau, Beauport, Trudeau, St-Denis, LaFayette, Amulette, Pavie, Bossier, Touline et Du Poète... On peut s'y promener en autocar ouvert, le « Créole Belle », sur le bord de la Rivière et visiter le « Carré Français ».

Magnifique ville moyenne de 16 000 habitants, située sur les bords de la Rivière aux Canes (une branche de la Rouge du Sud), à 150 kilomètres de LaFayette, près de la frontière du Texas, ce serait le plus ancien établissement français permanent à l'ouest du Mississipi. Ce poste, fondé par le Beauportois Louis Juchereau Duchesnay¹ de Saint-Denis en 1714 pour arrêter l'expansion espagnole en direction de l'est vers la Floride, fut une des aventures les plus hautes en couleur de l'histoire américaine. Juchereau fut fait prisonnier par les Espagnols. Fort habilement, il séduisit et maria la petite-fille du commandant et revint bientôt y construire le fort Saint-Jean-Baptiste. Natchitoches est maintenant jumelée à Beauport.

Après avoir été abandonné vers 1800, ce fort a été reconstruit en 1979, avec sa double palissade,



Monument élevé à la mémoire de Louis Riel. (Source : Onil Perrier)

ses bastions, sa chapelle, son four à pain, etc. Tout au long de l'année, Natchitoches met ainsi en valeur son héritage français.

Dans ce coin de la Louisiane, on trouve encore de nombreux patronymes français : Cloutier, Levasseur, Mallet, Moreau ou Petit, mais aussi Beudion, Bonnette, Briquet, Brossette, Celles, DeBlieux, DeGroat, Guidry, Jacelon, Jeansone, Lacaze, Lacour, Laverspère, Metoyer, Monsour, Niette, Peré, Picou, Rabalais, Solice, Triche, Troquille et Vercher.

La cathédrale actuelle de l'Immaculée-Conception a été construite entre 1857 et 1892, puis restaurée en 1992. Plusieurs pièces de mobilier proviennent de France, le maître-autel, la statue de Marie, le chemin de croix, la fontaine baptismale, les chandeliers et surtout le célèbre escalier du jubé, en fer forgé, qui n'a pas de support central.

La Société généalogique locale a pour devise, en français : « Cherchez vos Ancêtres ».

Note

¹ Calendrier des Français d'Amérique (300 photographies et 700 anniversaires historiques), produit par Marie-Reine Mikesell, Chicago, Illinois, en collaboration avec Virgil Benoît, Red Lake Falls, Minnesota. Publié sur le site Internet : http://www.johnfishers.net/french_in_america_calendar.html par John Fisher dont le grand-père paternel Poissant, un Canadien français avait émigré au Vermont.